

Avec le numéro, réclamer l'Affiche-Supplément (1)

2^e Année. — N^o 69

DEUX RONS

Dimanche 13 Juillet 1890

LE

PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNIAFF

ABONNEMENTS

FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois.... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

120, Rue Lafayette. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois.... 4 »
Trois Mois.. 2 »

LE GRAND TRALALA DU 14 JUILLET

Y a rien qui m'emmerde comme les jours de fête, nom de dieu ! Je sais pas pourquoi, mais c'est comme ça : quand j'étais jeune, c'était pareil.

Faut pas conclure de là que je suis un grincheux, voyant tout, en noir animal ; non, mille bombes !

Si je ne gobe pas les fêtes, c'est que dans toutes celles que nous servent l'Eglise ou l'Etat y a quelque chose de pas naturel. Brouh ! Chahuter à jour et heure fixe, sur

(1) Pour le 14 juillet, le Père Peinard s'est fendu d'une affiche. Ça serait chouette de pouvoir

commande et par ordre, ça me fait froid dans le dos.

Je me fais du sang, ces jours-là, c'est un vrai beurre ! Il me semble que le populo qui grouille dans les rues, arborant ses plus chouettes frusques, a des gueules d'esclaves à qui les négriers ont permis de s'amuser, sous l'œil paternel de la rousse.

Et puis foutre, je pense au lendemain ! je me dis qu'on a les tripes vides et qu'il faudra, comme l'avant-veille, serrer la boucle d'un cran, — peut-être de deux. Je me dis qu'il y a des floppées de frangins qui, malgré la fête, sont dans la purée noire.

Je rumine bougrement de choses du même tonneau, et dam, ça me barbouille le cœur !

la placarder partout, mais les gros légumes y ont mis bon ordre : comme il savent que l'affiche, c'est les idées mises à la portée de tous, mêmes des pauvres bougres qui n'ont ni porte-braise, ni poches, il veulent qu'on foute sur chaque affiche un timbre de 6 centimes. Or, nom de dieu, n'étant pas très argenté j'en puis pas coller autant que je voudrais.

Si des bons fieux veulent s'en payer : c'est 8 francs le cent, vingt sous les dix, timbres et frais d'envoi compris.

Ceux qui voudraient se passer la fantaisie de coller l'affiche qui est donnée en supplément, qu'ils achètent un timbre et l'oblitérent ; pour six centimes ils en verront la farce.

La placarder sans timbre créerait plus d'emmerdements que ça ne vaut, vu que c'est le Père Peinard qui en supporterait la responsabilité et non le copain qui l'aurait collée.

Y a que les gosses que je reluque avec plaisir ; eux, y vont franc jeu, bon argent ; ils croient que c'est arrivé et s'amusement carrement.

C'est autant de pris pour ces momignards ; qu'ils chahutent ferme, nom de dieu : ils ont bien le temps de pleurer et faire grise mine ! Leur tour viendra, trop tôt foutre ! d'être fauchés, vannés, de n'avoir ni radis en poche, ni espoir dans le ventre.

*
**

Je suis bougrement content tout de même, que le populo lâche le turbin, pince un quadrille et rigole un peu : ça désabrutit, car enfin, masser continuellement ça n'a rien de drôle.

Seulement, nom de dieu, je voudrais des fêtes siennes, où tout le monde aurait à baffrer, où on ne s'envierait pas la bonne croustille et les belles frusques ; où notre joie ne serait pas coupée par la vue et l'idée de la misère des autres ; une fête large, épastroillante, où y aurait place pour tous les goûts et tous les âges.

Une fête rupinskof, quoi ! comme celle que nous ferons par exemple, quand nous aurons planté la Sociale : la bonne, nom de dieu, la Marianne qui ne connaît pas de bâtards et pas d'injustices.

Ça sera autrement hurf que les 14 juillet d'aujourd'hui. Ça va de soi, tonnerre de Brest ; car enfin, le 14 juillet nous rappelle de tristes souvenirs !

Il nous rappelle que le populo a tiré les marrons du feu pour les

bourgeois ; ces salops nous font fêter notre servitude. — oui, nom de dieu, car nous sommes dans d'aussi sales draps qu'en 1789 !

Nos grands pères avaient pourtant fait de la chouette besogne, ils avaient foutu une sacrée chasse aux richards de l'époque : les nobles et les curés, qui avaient accaparé les deux tiers des terres de France.

On brûlait leurs châteaux, leurs manoirs, leurs églises, à ces chameaux-là ! Ah foutre, on était expéditifs : on accrochait aux arbres, on foutait à l'eau, on coupait le cou aux aristos, — oh, sans phrases, ça ronflait !

Chacun son tour, nom de dieu ! Ces sales cochons avaient assez fait peiner nos grands parents : ils en avaient enduré pendant des siècles, de toutes les couleurs, les pauvres bougres ! Ils avaient écopé de toutes façons, coups de bâton, coups de fouet, et le plus horrible, c'était les martyres abominables dans les caves des châteaux.

Le populo se vengeait des siècles de torture que ces oiseaux de proie lui avaient fait subir.

Mais, nom de dieu, la Révolution ne fut faite qu'à moitié !

Les bons bougres se laissèrent monter le bourrichon par les jean-foutres du « tiers », comme on disait à l'époque. Ah, les bourgeois étaient déjà aussi rapias et aussi crapules qu'aujourd'hui ! Ils se disaient les amis du populo, et ils voulaient tout bonnement rétablir l'ordre, pour conserver ce qu'ils venaient de chaparder aux nobles et aux curés.

Au lieu de foutre les terres en-

tre les pattes de ceux qui les cultivaient, les paysans, — et de les laisser indivises pour ne pas créer de jalousies, (comme qui dirait les biens communaux,) on les vendit aux enchères. De ce coup on créa les petits et les grands propriétaires qui sont devenus les accapareurs de nos jours.

De ce moment tout s'enchaîna et le truc d'exploitation du populo recommença de plus belle : les usines, les chantiers, les outils, au lieu d'être mis dans les pattes des ouvriers, restèrent dans les griffes des richards.

Turellement, quand un pauvre bougre voulait gagner son pain, le richard lui dit : « Ça c'est à moi ; mais je suis bon fieu, je veux bien te laisser travailler sur mon métier, à une condition, c'est que chaque fois que tu auras abattu pour dix francs de besogne, tu garderas trois francs, — le reste sera pour moi ; c'est naturel, pas ? je suis pas patron et proprio pour des prunes ? Peut-être que j'ai tort de te donner trois francs, ... sûr je vais me ruiner !... »

Même flambeau pour les maisons ! Il était si simple que ceux qui en avaient besoin s'y installent tranquillement ; mais non ! Le proprio prouva qu'on devait lui payer des termes gros comme lui.

Ah ! sacré tonnerre, faudra être plus marie à la prochaine ! Plus d'accapareurs de richesses et d'autorité, nom de dieu : c'est ça qui fait les maîtres.

Sitôt qu'on verra un salopiot chercher à dominer par la ruse ou par la force, faudra, tous en chœur, tomber dessus pour l'abattre.

Faudra se protéger mutuellement : tout comme on fait aujourd'hui dans la rue, quand on voit un faible qui a besoin de secours.

Après cent ans, la grande propriété est reformée, dans les villes et dans les campagnes : les terres, les usines, les maisons, tout, tout ! est entre les mains des accapareurs, et nous sommes toujours au même point de misère, sans même savoir si demain on aura une bouchée de pain à se foutre sous la dent.

Les paysans sèment et récoltent le blé, les vigneron font de chouette piccolo, et ni les uns ni les autres ne lichen le bon vin et ne bouffent le bricheton doré : c'est pour les richards !

Les ouvriers tissent les étoffes, font les cent mille fourbis de l'industrie, bâtissent de belles piaules, et ils s'en vont le cul nu et couchent sinon dehors, tout au moins dans des repaires dégueulasses : les belles et bonnes choses sont pour les richards !

Nous sommes bridés, nom de dieu. Nous sommes des esclaves qui avons tout juste la liberté de changer de maître, et de crever la faim quand ils ne veulent plus de nous.

Dans la fiote sociale y a toujours le même poison, on n'a fait que changer l'étiquette : en foutre une tricolore, au lieu d'être blanche. En plus on a barbouillé l'étiquette de mots ronflants : *Liberté, Egalité, Fraternité; République, Suffrage Universel.*

C'est avec ces bricoles qu'on

nous fait patienter et crever, nom de dieu.

La Bastille est démolie, mais les bourgeois ont construit des des floppées de prisons : Mazas, la Santé, la Roquette, St-Lazare, etc.. Elles ne sont pas pour les riches, celles-là, comme la Bastille, mais bien pour les puotins, les vagabonds, et les révoltés ; en plus, y a Cayenne, et la Calédonie.

Et les casernes ? C'est des vraies prisons. Et les usines, les mines, les fermes, ne sont-elles pas des bagnes ou l'ouvrier s'épuise et se tue à la peine ? Ah, c'est pas les trucs qui manquent aux bourgeois pour mâter le populo !

Les denrées sont aussi empoisonnées qu'en 1789, grâce à des trucs scientifiques ; de sorte, nom de dieu, que par la rosserie des richards le progrès ne sert qu'à nous assassiner.

A la place de la dime on a foutu les budget des cultes ; y a plus d'évêques et plus de curés qu'avant 89 ; des moines y en a quasiment autant.

Les prestations, les corvées existent toujours, mais bougrement augmentées ; par l'impôt sur tout ce qui se bouffe, nous sommes sucés de tous côtés ; y a pas même de lever le petit doigt sans casquer.

La liberté de l'individu « le droit d'aller et de venir, » comme disaient les vieilles barbes de 1848, il est rien en dêche ! A propos de bottes, parce que c'est des pauvres, on fait des râles de femmes, de vagabonds et de miséreux.

Les mandats d'amener remplacent les lettres de cachet ; et nom

de dieu, ils sont des centaines de juges d'instruction qui peuvent vous coffrer si ça leur passe dans la boussole.

Rien n'y manque, milliard de bombes ! Y a que l'hypocrisie en plus.

La torture n'est plus publique. Mais bondieu, elle existe toujours, seulement on l'a *civilisée*, afin qu'elle ne nous foute pas le trac. Dans les prisons, les maisons de fous, les boîtes de correction pour les gosses, aux compagnies de discipline, les gardiens s'en paient sur le casquin des pauvres bougres. D'abord y a les gnons, puis la camisole de force, les poucettes, le cachot et la privation de nourriture.

Autrefois le seigneur pouvait passer la nuit de noces avec toute jeune mariée : c'était le droit de cuissage. Aujourd'hui les richards et les patrons se paient nos filles à leur fantaisie, nom de dieu.

Hélas ! hélas ! Rien de changé, sacré tonnerre !

..

Le cochon que nous devons gaver a changé de frusques, et voilà tout.

Quand donc pourrons-nous le saigner ? Quand donc viendra la Belle que nous attendons tous ?

Faut nous y mettre dare dare les aminches. Occupons-nous d'ouvrir les quinquets aux copains qui ont encore de la merde dans les yeux ; faisons leur tâter du doigt que toutes les réformes bourgeoises c'est de la gnolerie.

Et surtout quand l'heure du chambardement sonnera, ne pas nous arrêter en chemin ; flaud-

cher au bord de la route, quand y a de la besogne à abattre, autant vaut se foutre à pioncer.

Oui, nom de dieu, faudra aller de l'avant, droit devant nous, et rester sur le tas, jusqu'à ce qu'on ait arraché et brûlé toutes les mauvaises herbes.

LE PROCÈS DES RUSSES

Enfin les marchands d'Injustice ont trouvé le joint pour condamner les russes.

On les accusait, d'abord, d'avoir fabriqué des bombes et des matières épastroillantes pour bombifier le tzar, mais les enjuponnés se sont dit : « C'est pas suffisant, on ne pourrait pas les saler ferme, faudrait se contenter de leur coller quelques mois de prison... Faut trouver mieux !... »

Et ils ont trouvé mieux, les crapules ! Ils les ont accusé de complot. Du coup, ça a marché comme sur des roulettes.

Ils ont voulu faire la part du feu et se donner un vernis de justice en en foutant quelques-uns en liberté ; ça ne prend pas, nom de dieu !

Vous avez agi ainsi parce que vous étiez sûrs que le populo aurait gueulé bougrement fort si vous aviez condamné en bloc les deux quarterons de nihilistes que vous aviez arrêtés les premiers jours.

Donc on les a condamné pour complot ! Ils restaient à huit ; et ils ont eu chacun trois ans de prison ; c'est fade, milles bombes.

Tas de vaches ! Sous vos guenilles républicaines, vous n'avez pas un liard de cœur ; vous êtes pourris jusqu'à la moëlle. Il ne vous manquait que de foutre votre nez au cul du bandit couronné de Russie, ça y

est! Il est entré jusqu'à la garde, nom de dieu!

DE L'AUTRE COUCHTA!

Eh oui, foutre, c'est du patelin qui est de l'autre couchta de la montagne, que je veux dire quatre mots. Chic pays, nom de dieu, que l'Espagne! Les bons bougres ne cannent pas là bas, et vont de l'avant dare dare.

La preuve c'est qu'un canard bougrement lu, *El Productor*, qui jusqu'ici n'avait piqué à son bonnet qu'une cocarde de socialo, vient, après avoir posé sa chique deux mois à cause de l'état de siège, de remplacer l'étiquette de socialo par celle d'anarcho.

Et il explique pourquoi, mille bombes! « Y a que les anarchos, qu'il dit, qui au premier Mai n'ont pas foiré; y a qu'eux qui ont tenu ferme le drapeau des travailleurs; y a qu'eux qu'on a traqués, foutu au bloc et condamnés.

« Tandis que les socialos se faisaient tout petiois et prenaient une mine de chats coupés, en pelotant les gouvernants, — les anarchos, eux, défendaient sans conditions ni ambition la cause des pauvres, et la conscience populaire est avec eux.

« Avant le 1^{er} mai en Espagne, la dénomination de socialo était commune entre tous les partis; on se distinguait tout bonnement en ajoutant les mots anarchos, autoritaires, communistes, indépendants, réformistes, etc... Mais après cette chouette journée, il s'est formé deux grandes catégories: Y a un abîme infranchissable entre anarchos et socialos, — dans la conduite, le programme, les aspirations, les idées de derrière la tête, etc... »

El Productor, donne ensuite un compte rendu universel du 1^{er} mai et principalement de la chouette besogne qui s'est accompli en Espagne.

« C'est du réchauffé! » que vont dire les camarluches. Eh bon dieu, faut pas oublier que depuis le 1^{er} mai les crapules gouvernementales avaient muselé les copains qui font le canard.

La manifestation a été épastrouillante à Barcelone, Madrid, Bilbao, Sevilla, Carthagène, Molléna et cent autres villes. Ici, à Paris, on n'a rien su de tout ça!

Bédam, le télégraphe n'est pas fait pour les bons bougres, quand une dépêche passe qui ne plaît pas aux grosses légumes on sait lui foutre une pichenette. En outre, comme les journaloux sont les lèche-culs des gouvernants, ils ne disent que ce qu'on leur permet.

Donc, le populo était dans les rues et sur les places publiques. Y a eu des actes de révolte en quantité. Sûr que l'année prochaine, ça ira encore bougrement mieux.

Ah, les Espagnols ont la tête chaude! Dam, y en a qui disent qu'ils sont plus près du soleil que nous...

En attendant, nom de dieu, le Père Peinard serre la cuillère aux gas du *Productor*. Foutre, ceux-là ne foirent pas!

Ils ne font pas comme certain canard français l'*Egalité*, qui n'a pas été chouette du tout au moment du 1^{er} mai. Sitôt qu'il a vu qu'il y avait du danger, il a collé un article disant « c'est pas moi! Je suis pas anarcho! » et conseillant au populo d'aller se réunir à Lonchamps pour éviter le désordre!

Aussi pour le remercier d'avoir été si tafeur, huit jours après les douze potirons de la cour d'assises ont acquitté l'*Egalité*.

Elle l'avait mérité, nom de dieu!

GRÈVE DE FLICKS

Nom de dieu! une grève de sergots! oui les aminches, seulement c'est à Londres que ça se passe. Ici les flickards sont trop vaches et trop lâches pour penser qu'ils auraient autre chose à faire que de foutre des coups de sabre au populo.

Et pourtant leur a-t-on assez dit que c'est là une sale besogne, et qu'ils feraient mieux de s'allier aux bons bougres qui se révoltent; d'autant plus que c'est toujours la mistouffe qui les oblige à accepter ce honteux métier.

Mais ils sont encore trop moules pour s'introdufibiliser ça dans la sorbonne.

Donc les roussins de Londres — là bas ça s'appelle des policemens — ne veulent plus obéir à certains règlements sévères ni faire certaines saletés qui faisaient partie de leur programme. En un rien de temps ils se sont entendus, et, lundi soir, ils se convoquaient à Trafalgar-Square par un manifeste épastrouillant. Le flançe se terminait par ces mots: Vive la Révolution sociale!

Hein! ils sont raides les gas. C'est pas ici que les feignants de la rousse, les fonctionnaires et tout le diable et son train en feraient autant.

Mais c'est pas tout, ils ont été crânes jusqu'au bout. Un de leurs chefs a voulu leur faire entendre quelque chose venant de l'autorité, ils n'ont rien voulu savoir.

« Ça vient de l'autorité, qu'ils ont dit, c'est de la blague alors! »

Et le chef fut engueulé d'importance. Il n'eût même que le temps de se carapater. Alors la réunion fut chouette; à 9 heures du soir toute la rue était noire de populo. Pour la débayer, des galonnés

donnent des ordres aux agents disponibles. Ceux-ci leur ricanent en pleine guoule. On fit appel aux troupes, mais jet'en fous, roublards, les grenadiers se sont barricadés dans leurs turnes et ils ont engueulé le colonel.

Les sergots trop mufles pour suivre les copains se sont alors cognés avec eux. La foule a crié bravo aux grévistes, et, des fenêtres, quantités de projectiles, bois, pierres, tonneaux vides, casseroles et pots de merde dégringolaient ferme sur les agents fideles. Des carreaux volaient en éclats, des boutiques ont eu le cul foutu presque en l'air, et grâce à une habileté épatante il n'y a eu que trois arrestations.

A la bonne heure, une ardeur et une énergie pareilles, prouvent aux chefs socialos de France qu'ils sont des monteurs de coup en prêchant le calme à jet continu.

Les actes des policiers grévistes devraient rendre honteux les processionnaires du 1^{er} mai et donner à réfléchir aux copains qui s'abrutissent au régiment.

Pour quand, mille bombes, la grève des soldats?

TOUJOURS EUX!

Et oui, ils en font toujours, les marchands d'Injustice!

A Vienne (Isère), l'état de siège continue: jusqu'à quand ça durera-t-il?

Le juge d'instruction est tellement gourdiflot qu'il ne sait plus où il en est du procès. On recommence à perquisitionner chez des camaros qui n'avaient pas été inquiétés; d'autres sont appelés dans sa turne, et le curieux leur annonce qu'ils seront probablement poursuivis.

Je gobe ce *Probablement*, nom de dieu, on n'est pas plus pochetée!

Turellement que ce curieux gnolard ne fait peur à personne. Y a de la jeunesse à Vienne et elle ne flanche pas. C'est pas les canailleries des bourgeois qui les feront caner.

Le chouette coup qu'il y a eu au 1^{er} mai, la distribution de frusques, recommencera et en plus grande largeur.

Toujours est-il que ça a servi à quelque chose d'avoir du nerf le 1^{er} mai. A Vienne les pauvres bougresses qui travaillent dans les cordes ont une heure pour déjeuner, avant elles étaient obligées de boulotter en travaillant.

C'est pas par une loi que ce résultat a été obtenu, foutre non! mais grâce au nerf des copains.

Depuis que les singes ont vu le populo dans les rues, qu'ils ont vu la volée qu'a reçu le commissaire, les a rendus plus humains.

La poigne, y a que ça de vrai!

LA CLOCHE DE BOIS

Si le 14 du mois c'est la fête qu'on dit nationale, le 8, nom de dieu, y a eu une autre fête, bougrement dégueulbitante : la fête du proprio!

On a la sale habitude de trimer trois mois, pour arriver à ramasser assez de galette pour lui boucher la gueule et l'empêcher de faire des rosseries. Après quoi on repique au truc, on returbine trois mois — et ainsi jusqu'à la crevaison!

Quoique ça, mille bombes, cette sale manie tend à disparaître. Pour preuve la babillarde que je reçois et que je colle nature.

Mon cher Peinard,

Laisse-moi te raconter comment les anarchos du XIII^e (à Paris) ont engagé la lutte contre les vaches de

proprios, à l'occase de la vraie fête nationale du capital et de la sainte galette : le Terme.

Tous les trois mois, c'est même rengaine. Les bons bougres qui sont dans la déche se voient dans l'impossibilité d'abouler la rente au voutour. Alors gare, toute la séquelle administrative : records, sous-Gouffés, etc., se foutent en campagne pour saisir les frusques et les bois des sans le sou.

Pour lors, voilà le grand coup, y a plus à barguigner, faut déménager à la cloche de bois. Mais c'est pas toujours de ces plus commodes, vu que les pipelets montent la garde; c'est les boule-dogues de la propriété.

Donc samedi soir, un copain qu'a plein le cul des socialos à l'eau de rose, mais qui pourtant n'est pas anarcho, raplique chez un bistrot où il savait nous dégotter et nous raconte qu'il y a pas à tortiller, qu'il lui faut à tout prix déménager le lendemain matin.

« C'est ca qui te fout en peine, t'inquiète pas, c'est demain dimanche, à 8 heures on y sera. »

En effet on était à une douzaine au rendez-vous; on allonge le compas, s'orientant vers le boulevard Masséna, aux fortifs, où perche la turne du copain.

Une petite voiture nous tendait ses bras dans un coin, y en a un qui l'empogne. Ensuite sans qu'il y ait eu besoin de discuter trente six heures, de nommer un président, pas même de délégué, tout bonnement parce qu'on a de la jugeotte, de l'initiative et de l'entente, on a mené la chose à bien; bougrement mieux, que si un trou du cul avait voulu *organiser* le déménagement.

Illico, deux gas, bien rablés, se foutent en guise de chandelles au travers de la porte, et toute la bande



QUAND LE SAIGNERA-T-ON?...

COUPS DE TRANCHET

de se cavalier quatre à quatre dans l'escalier.

On arrive au carré de la piaule du copain, tout était prêt : chacun empoigne, soit un paquet, un meuble ou un autre fourbi et on dévale en chœur : une procession déménageante, quoi !

Quel entrain, et que c'était chouette ! Les autres locatos jubilaient et applaudissaient ; surtout une grosse mère à face réjouie, elle s'en serait roulée par terre de joie : tu parles s'ils sont gobés les proprios et les pipelets !

Mais dam, dès la première descente, Pipelet et sa moitié braillaient comme des bourriques qu'on écorche vives : au voleur, à l'assassin, tas de crapules !... quoi, le répertoire.

Ce qu'on s'en foutait, tu le juges d'ici. C'est pas des bourriques, c'est des sangsues, les pipelets !

Tandis que le pipelet trotait après les flicks, — il a fallu donner une poussée à sa sacrée femelle qui s'agrippait à l'un ou à l'autre et ne voulait rien savoir, — oh, un rien..

Enfin, en un quart d'heure, tout était fini et la porte se refermait sur le déménagement.

Avant de se tirer on a eu soin d'avertir les locatos qui étaient aux fenêtres ou dans la rue, qu'on était à leur service, et qu'on était toujours prêts à les déménager dans des conditions pareilles, vu que les anarchos sont jamais en retard pour guerroyer contre les proprios.

On a conclu en gueulant bien fort : Vive l'anarchie ! à bas les voleurs !

Puis, toujours en peinarde, nous sommes allés à Gentilly ou nous avons repiqué au truc, et nous sommes payés une nouvelle séance.

Un peinarde du faubourg Marceau.

En Italie. — Deux gas, dont l'un est bouclé en France et l'autre en liberté : Pini et Parmeggiani, viennent d'écoper dans leur patelin de 30 ans chacun de travaux forcés.

Et pourquoi ? Pour avoir foutu un coup de couteau à un journaliste qui les a traités de mouchards.

*
*
*

Récompensés ! — Le fouetteur de femmes qui est empereur de Russie fait des mamours au jean-foutre Carnot.

Faut bien récompenser les républicains d'avoir condamné les bons bougres russes, nom de dieu !

Paraît que le légumeux que le populo de France entretient à Pétersbourg n'était pas assez bien logé, on lui a donc acheté un chouette palais ; là bas comme ici, chaque fois qu'il y a une vente, y a des impôts à payer : pour la piaule de l'ambassadeur y avait 50,000 balles à casquer.

« Puisque les Français ont condamné six nihilistes à trois ans chacun de prison, je peux bien leur faire cadeau de ces cinquante mille balles, » que s'est dit le tzar ; et il l'a fait !

Les républicains français peuvent se consoler, nom de dieu, en se disant qu'ils palpent bougrement plus que Judas, qui a livré, à Pilate le sans-culotte, Jésus pour cinquante sous.

LE 92^e LIGNARD

Le 92^e à Clermont-Ferrand, est un régiment de discipline, une succursale des joyeux. Comme on ne peut envoyer toutes les fortes têtes en Afrique, on a trié en France

quelques régiments ou on cherche à mater les gas qui n'ont pas trop d'amour pour l'obéissance passive, spécialement les contingents fournis par les grandes villes.

Donc au 92^e on nourrit les hommes avec une platée d'eau chaude où l'on a mis tremper un bout de mauvaise carne ; une poignée de haricots complète l'ordinaire. Y a plus de deux mois que les gribiers n'ont vu une pomme de terre dans leur rata ; ce légume est trop cher en Auvergne.

Avec ça on les fait turbiner, trotter comme des bourriques. Les officiers sont polis comme des vidours : feignasse, voyou, crapule, c'est les mots doux qu'ils lancent aux pauvres bougres.

La salle de police est supprimée, n'y a que la prison et la cellule. Pour cinq minutes de retard on vous colle huit jours de cellule, plus huit jours de prison.

L'autre mercredi, le régiment fournit une marche de 40 kilomètres, les pauvres bougres chargés comme des mulets. Une floppée restèrent en route, si bien que le soir on dut en porter malades environ 400.

Le jeudi, revue du général. Au réveil on appelle les gas pour la manœuvre. Personne ne rapplique, tous restent dans leurs chambrées. Les officiers s'amènent : « Tas de rossards, vous ne voulez donc rien foutre ? Descendez dans la cour, illico, ou gare le bloc ! » Pas un trouble qui bouge.

Pour lors, les officiers font distribuer une seconde ration de café et accordent une demi-heure de repos. Enfin ils parvinrent quand même à mener le régiment à la revue.

Là, la manœuvre fut épastrouillante ; le défilé eut lieu par sections, à dix mètres les unes des autres, en débandade : une vraie retraite

de Moscou. Une seule compagnie défila en ordre.

Le Ramollot, bavant de rage, apostropha ses hommes : « Je vous félicite de votre défilé ! Jamais pareil ne s'était vu au 92^e !... » Et il menaça de faire embarquer le régiment pour l'Afrique.

Mon vieux cochon, t'as pu relater combien tes pousse-cailloux sont contents du métier. Eh foutre, saches-le, à la première occase que ton régiment aura de faire le coup de feu, que ce soit en France ou en Afrique, toi et tes officiers, vous pourrez juger par vous-même si vos troubadés savent tirer et s'ils connaissent leurs ennemis.

DÉFENSE DE BOUFFER

Tandis que les vivants ne savent ou poser leur tête, pour piquer un somme et se foutre à l'abri, on construit dans les cimetières des palais épastrouillants.

Faut voir entre autres le Père-Lachaise ; sans compter la grande bâtisse qu'on a édifiée en l'honneur de Foutriquet et où six ménages seraient bougrement à l'aise, y a des belles turnes en quantité. On dirait une ville, nom de dieu, et ils sont nombreux les gas qui se croiraient logés à belle enseigne, s'ils avaient un tombeau pour taudis.

Y avait un brin de mon raisonnement, mais rien qu'un brin ! dans la caboche d'une bonne femme, la mère Baudin, qui s'esquintait le tempérament à fabriquer des couronnes mortuaires. A ce sale métier elle gagnait après une sacrée suée ses douze sous par jour.

Allez donc vivre à Paris, nom de dieu, avec douze sous par jour ! — Vivre et se loger, y a pas mèche !

Pour augmenter son bénéf, la bonne femme avait imaginé un truc : elle allait se ballader aux ci-

metières, coupait de ci de là sur les tombes des bouts de couronne, et allait ensuite bazarder son grappillage.

Je vous demande un peu le tort que ça peut bien faire aux machabées qu'une bonne femme leur choppe une couronne pour se payer une livre de bricheton ?

Ils s'en foutent pas mal ceux qui sucent des pissenlits par la racine d'avoir des fleurs ou de la merde sur eux. Mais l'orgueil de famille est là : c'est pas pour le mort qu'on fout des couronnes, c'est pour se payer une satisfaction.

Si les porteurs de couronnes n'avaient eu qu'une idée généreuse, ils devraient être contents d'apprendre que leurs couronnes ont été barbotées et que leur dépense inutile a rendu service à quelqu'un.

Mais non, ils sont en rage de ce qui leur arrive et font du pétard, gueulant après les gardiens qui ne surveillent pas assez le cimetière.

A force de faire la surse, les types ont paumé la mère Baudin, qui, la semaine dernière, passait en correctionnelle; les marchands d'injustice lui ont collé six jours de prison.

Nom de dieu, on s'esquinte, on se tue de travail pour engraisser ces feignasses, et on n'a pas soimême les moyens de croustiller quand on a faim.

IRONIE ET INSOLANCES

(Réflexes d'un bordelais.)

Les singes, les marloupiauds de singes deviennent de plus en plus rats, — rats comme le dessus de la tête des sacs à charbon. Si Léo Taxil était là, il ouvrirait une gueule aussi vaste que l'embouchure du Rhône.

« Feignasses d'ouvriers qui refusez de nous entretenir plus longtemps, nous vos patrons, faites pas les malins ou nous vous foutrons dans l'obligeance de manger votre propre merde en guise de bouillie.

Attention, hein ! Soyez sages, plus sages que des images, sinon mouches sans cervelle que vous êtes, nous vous écrabouillerons entre le pouce et l'index.

Pauvres couillons de travailleurs, vous voulez vous émanciper, vous introduire dans le tuyau de descente des mets girons, vous voulez siffler des vins tenant chaud aux tripes; vous êtes trop moules, trop cornichons. Malheureusement pour vous, vos gueules sont chassieuses comme vos yeux : dégrassez-vous, crétiens !

Toujours et quand même, ou du moins pendant fort longtemps encore, vous créverez devant le buffet; vous roulez des yeux de merlan frit devant le garde-manger après lequel vous soupirez, — mais que vous respectez, collection de brutes.

Croyez-nous en, nous ne sommes pas patrons pour rien : votre sang est de navet; vous braillez beaucoup il est vrai, déchards de notre cul; mais vos œuvres, vos actions, où sont-elles ?

Préparez-vous sérieusement la Sociale, cette salope de Sociale, sur les tétons de laquelle vous ne pi-quez jamais une belle roupillade ? Allons donc !

Pas tant de jérémiades; un peu de nerf, foutre ! Vos testicules sont-ils donc stériles ?

« Vive la Révolution ! » Ah ! ah ! ah ! Nous patrons, nous richards, nous gouvernants, nous suceurs de malchanceux, nous n'avons pas peur de vous, de vos grands mots, et pour cause : la misère vous a foutus en purée. Vous n'êtes dignes que de nos pieds de nez.

Vous connaissez l'ennemi dites-vous ? Pourquoi ne l'attaquez-vous pas résolument, au lieu de vous fendre en discours, en philippiques ? Tenez, vous nous faites l'effet de bonshommes mécaniques à la façon du canard de Vaucanson: vous allez, vous venez, vous braillez bien fort, jusqu'à ce que la manivelle cesse de vous mettre en mouvement....

* * *

Foutez-vous des ouvriers, patrons; rigolez ferme, rigolera bien qui rigolera le dernier.

Si nous sommes ce que vous dites, la faute en est à la mistouffe: c'est un gros chancre que nous brûlerons au nitrate d'argent.

Quand un poulpe a collé sur votre peau ses tentacules et vous suce, et vous vide, frappez-le à l'endroit sensible : vous êtes sauvés !

La bête détend ses lanières de sangsue et tourne illico de l'œil; au lieu du monstre y a plus qu'un paquet de chiffes qui descend au fond de la mer et un liquide noir barbouille d'encre l'eau environnante.

Dégorgé, le monstre !

Ainsi vous fera-t-on richards, patrons, gouvernants.

L'endroit sensible, nous le trouverons, nom de dieu !

SOUSCRIPTION

Pour les copains arrêtés et pour leurs familles.

Tanton.....	2 »
Les compagnons de Saint-Quentin.....	2 »
Une becquée des bons fiens d'Agen.....	3 »
Un vieux de Beauvais.....	15
J. Chabrol.....	30

Grand total A reporter.... 7 45

Report..... 7 45

Marius et Jeanne.....	50
Saladynamite.....	10
Un terroriste français.....	15
Je voudrais que tout flambe.....	20
Genevois.....	50
Bernard, Toulouse.....	1 »
Victor A.	50
Marius M.	1 »
Paul	50
Darbas J.	50
Un copain	50
Bosco	50
Bibi	50
Balochard	1 »
Sentenac	50
Dax Jules	50
Chevette.....	25
Listes précédentes.....	96.80
	112.85

EN PROVINCE

Vernon. — Ecoutez-ça, les souteneurs de la Famille, qui trouvez qu'un père a droit de vie et de mort sur ses mômes.

Un arracheur de dents, un vrai ! foutait tant de torgnoles à son gosse de 17 ans, que de désespoir le pauvre gas est allé se foutre à l'eau, indiquant dans une babillarde qu'il avait assez de la vie qu'on lui faisait.

Les journaloux du patelin ont fait les morts. Pensez donc, débîner un des leurs ! y a rien de fait.

Mais foutre, le Père Peinard n'a pas les mêmes raisons qu'eux : il a l'oreille fine. Il sait que le pauvre gosse boulotait en cachette la soupe que son ami le chien lui laissait. Puis, quand il sortait, dans la frousse d'écoper, il faisait l'heureux. Il fallait paraître un fils de famille.

Ah bon dieu, voilà ce que c'est que de donner de l'autorité aux parents ! Et dire que si le gosse avait foutu un gnon à son père, un tas de trous du cul auraient gueulé au parricide, — lui, était bien infanticide ? Alors quoi ?

Ariège. — Mardi dernier, à Bélestia, une pauvre bougresse a été trouvée crevée sur un tas de pierres qu'elle devait casser en échange de quelques sous nécessaires à sa croustille. Et elle n'était pas jeune, Anne Carbonne, elle avait ses 74 ans sonnés. C'est y possible, nom de dieu, que les femmes en soient réduites pour boulotter à faire un métier crevant, dont même beaucoup d'hommes seraient incapables.

Ah, ma pauvre vieille, des bathsgonzesses, tout plein gentilles, n'ont même pas de pierres à casser dans notre putain de société; c'est te dire qu'elles doivent subir les fantaisies des richards.

Bondieu, qu'il eut mieux valu au lieu de te tuer à casser des cailloux, prendre ton marteau et fendre en quatre la trogne des salopots qui n'avaient pas honte de te faire trimmer à 74 ans.

BABILLARDE

Un vieux bon bougre de Beauvais raconte les fêtes de Jeanne Hachette qui viennent d'avoir lieu. J'en colle une tranche simplement, vu qu'elle est bougrement longue.

« ... Autrefois dit le copain, le public n'était pas admis à la cérémonie, car les jean-foutres de cléricaux s'en étaient emparés et il n'y avait point trop de place pour eux. Ils en profitaient pour faire une mascarade épastrouillante, — tellement que tous les ahuris de Beauvais en étaient bahas. Surtout de voir une boîte dorée qui contenait trois ou quatre bouts d'os qui proviennent, parait-il, d'une bonne femme, Aguadrême, qu'on a nommée sainte et patronne de Beauvais.

Fallait voir comme ces jean-foutres de cléricaux étaient fiers, et tous les bénets de se découvrir de-

vant les croix et les bannières de cette fripouille.

D'abord tous les curés des environs baclaient vité messes et vépres pour rapliquer à Beauvais; et les religieuses de toutes catégories, sœurs de Saint-Joseph, patron des cocus, de Saint-Vincent-de-Paul, du Sacré-Cœur, gottons de ceci, gottons de cela, puis des frères ignorantins à n'en plus finir, puis des collèges, des écoles, des séminaires.... Cré nom, chacun se demandait d'où ce monde sortait.

Parmi cette ribambelle de jean-foutres on remarquait un gros propre à rien, qu'on appelle évêque. L'animal marchait tout doucement à l'ombre d'un grand parapluie carré que quatre types portaient; lui tenait dans ses pattes un machin tout doré et regardait à travers un rond de verre. Devant lui un môme qu'avait collé une belle chemise de dentelle sur une robe rouge, marchait à reculons. Il portait pendu à des petites chaînes une chaufferette pleine de fumerons, et la balançait pour envoyer la fumée dans la gueule du gros propre à rien.

Arrivés sur la place, tout près de Jeanne Hachette y avait un chouette fauteuil préparé pour l'évêque; l'enfant à la chaufferette restait devant lui et deux autres de la bande allaient et venaient, beuglant des chansons qu'on ne comprenait pas. Puis au refrain, deux autres groupes à droite et à gauche se foutaient de la partie et gueulaient comme des baleines....

On riait tout de même, nom de dieu; et dire qu'il y en avait qui trouvaient ça très beau!

Aujourd'hui c'est changé, ils ne peuvent plus sortir de leur turne, aussi ils font un nez, faut voir, mille bombes, ils ne sont pas contents du tout.... »

Un qui l'était content, l'autre

jour c'était le vieux bougre qui m'écrit: « La fête civile a été splendide, superbe, beaucoup plus de populo qu'à l'ordinaire; ça prouve, nom de dieu, que les jean-foutres de jésuites à robes courtes ou longues perdent du terrain. Aussi j'ai été bien content, encore un brin je me serais soulé. (Hé l'aminche, c'est y avec du piccolo ou du contentement?) Je suis resté tard à la cambuse tellement j'étais content; oui, toutes mes idées révolutionnaires étaient soulevées, — ça prouve, vois-tu, vieux Père Peinard, que quand on est satisfait on ne pense plus aux autres pauvres bougres.... »

J'arrête ta babillarde là, je te dirai quatre mots sur le reste la semaine prochaine. Pour l'instant je veux répondre à tes dernières lignes.

Tes idées s'étaient envolées, distu; pour un moment, nom de dieu, rien qu'un moment j'en suis sûr.

Et pourquoi? Parce que tu t'étais laissé emballer par le flaflo de la fête, et que, heureux de ne plus voir les robes noires des ratichons, t'as pas assez remarqué que la trifouillée d'autorités civiles qui présidaient à la cérémonie, (comme autrefois l'évêque et sa bande) sont une belle collection de mufles.

Que ce soient des employés de la religion ou des prêtres du gouvernement qui nous montent le coup, y a une différence, c'est vrai, mais nom de dieu, elle est si peu sensible, qu'aujourd'hui c'est plus la peine d'en parler.

Vaudrait mieux emmancher des fêtes entre bon bougres, d'où serait déportée toute légumerie, et ou y aurait que du populo. C'est pour le coup qu'on s'en paierait des tranches de rigolade.

Mais quand il y a des autorités, d'où qu'elles viennent, le plaisir est toujours gâté: les autorités, c'est

kif-kif aux chenilles qu'il y a dans les roses.

Et c'est si vrai que pour un moment t'as plus pensé à la mistoufle que nous endurons.

Cet oubli qui chez toi n'a duré qu'une minute, dure bougrement plus longtemps chez la plupart des pauvres copains, c'est avec des fourbis de ce genre qu'on les fait poirotter et qu'on leur fait gober que la garce de République bourgeoise est une bonne fille.

PETITE POSTE. — B. La Machine. — L. et M. Nantes. — P. Bordeaux. — M. Agen. — G. Grenoble. — N. Roanne. — B. Arest. — B. Toulon. — C. Chambon. — D. Saint-Chamond. — J. Reims. — T. Saint-Quentin. — W. Flixecourt. — M. G. Marseille. — C. Avignon. — H. Le Havre. — R. Marseille. — H. Desvres. — D. Morlanwels. — M. Flémalle. — B. Limoges. — D. Romans. — B. Saint-Nazaire. — S. Chaumont. — S. Calais. — L. Casteljaloux. — D. La Madeleine. — Reçu galette, merci.

M. Angers, reçu tout.
Les copains qui m'avez envoyé des fourbis à insérer, ne rouspétez pas, y a débordement de copie.

COMMUNICATIONS

Avignon. — Tous les lecteurs du Père Peinard sont priés d'assister aux réunions du groupe, tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir, au Comptoir, rue Joseph Vernet, 10.

Samedi, à 8 h. 1/2 du soir, salle Léger, 108, rue du Temple, soirée suivie de bal: récitatifs, chants révolutionnaires.

Le Tocsin, 4, rue de la Casbah, Alger.
A ce propos, les camarades d'Alger, c'est y mon neveu qui soigne si mal le Père Peinard? J'ai reçu 3 numéros sur 7. — je vous croyais neyès! Envoyez la collection à bibi, et vivement, foutez!

A. Alexandre, Vernon, reçu 25 balles pour foutre du beurre dans les épinauds du Père Peinard.

Bons bougres, lisez tous les Dimanches

LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaff-journaloux, publie ses réflexions où il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres de gouvernants et de patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et dessins et coûte deux ronds.

EN VENTE A PARIS chez tous les libraires et dans tous les kiosques. Pour la vente en gros, s'adresser au *Petit Parisien*, 11, rue du Croissant.

DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Nîmes, aux kiosques du Palais du Grand Temple.
Guise, Mme Moreau.
Sedan, Baicry, 44, rue du Fond-de-Givonne.
Revin, Badré Mauguière.
Pamiers, Marcelin Rouaix.
Troyes, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.
Marseille, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce.
Berre, Rostaing.
Angoulême, kiosque du champ de foire.
Bordeaux, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.
Palange, 1, rue Saint-Sernin.
Arest, Balzagette.
Grenoble, Pelay, rue Très-Cloître.
Roanne, Bertranche, rue de Clermont.
La Massadière, Murgue Pierre.
Orléans, V. Guérin, 13, rue Royale.
Agen, Saint-Paul, md de journaux.
Toulon, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Eglise et dans tous les kiosques de la ville.
Angers, dans tous les kiosques et tabacs.
Armentières, Malfoy, rue d'Ypres.
Lille, Hayard, rue des Arts.
Cambrai, Meert, aven. de la Gare.
Lyon, Bernard, 96, rue Moncey. — Maumez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.
Thizy, Chabas, place du Marché-au-Légumes.
Tarare, Nottin, libraire.
Montceau-les-Mines, Desalle, rue Centrale.

Blanzay, Dumilieu.
Fresseneville, Videoq.
Flixecourt, Wasse Duchaussoy.
Avignon, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.
Véron, Mme Chassedieu.
Alais, Codou, 18, rue Sabaterie.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.
Y a rien de changé.
La mort d'un brave.
Les grands principes, je m'assèe is des sus !
Faut plus d'gouvernement.
Le Chant des Peinards.
L'Internationale.
Le droit de l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE, adresser les demandes au PÈRE PEINARD,

LIBRAIRIE INTERNATIONALE ACH. LEROY

37, rue Gracieuse, Paris.

Extrait du Catalogue :

L'Erenouvelle, par Louise Michel.	0.50
La Confession d'un Confesseur, par Gustave Ebthner.....	3.50
La Liberté de l'Amour, par A. Leroy.....	0.50

Concerts artistiques

84, rue de Clichy, tous les soirs à 8 h. 1/2

Orchestre de 20 musiciens, sous la direction de G. Maton fils.

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.